

## Le corps fragile : écologie du corps et syncrétisme médical chez les Avikam, lagunaires de Côte d'Ivoire\*

Michel Galy\*\*

**Résumé.** Si la dichotomie classique Nature/Culture semble médiatisée par le corps qui participe des deux termes, il serait possible de mettre en évidence, dans une société donnée, un système cohérent d'analogies et de correspondances entre le monde et le corps. Comment alors assurer, en cas d'affection, un équilibre nouveau à l'intersection des deux univers ? La réponse est peut-être à chercher dans l'étude d'une société lagunaire, établie sous le régime d'une écologie menaçante, pour laquelle le corps fragile et poreux, susceptible d'être pénétré par le sable, le soleil ou l'eau, mais aussi en proie à une vie grouillante et parasitaire, apparaît en continuité avec les trois règnes : minéral, végétal et animal.

« L'organisme suppose lui-même un corps sans organes, défini par ses lignes, ses axes et ses gradients, tout un fonctionnement machinique distinct des fonctions organiques autant que des relations mécaniques (...) [se définissant] par ce qui se passe sur eux, en eux : des continuum d'intensité des émissions de particules, des conjugaisons de flux. » G. Deleuze (Anti-Edipe).

Dans la société occidentale elle-même, la spécificité et les limites du corps humain sont sans doute d'une conception récente : dans nombre de cultures européennes, la monstruosité et l'animalité

---

\* Les données utilisées dans cet article ont été recueillies en 1986 et 1987 sur le littoral avikam.

\*\* Michel Galy, anthropologue, centre ORSTOM de Petit-Bassam, Abidjan, Côte d'Ivoire, LA 94 EHESS, 54 bd Raspail, 75006 Paris.

ORSTOM Fonds Documentaire

N° : 35 272 ex 4

Cote : B. 11 P47

représentaient plus des modalités extrêmes des corps en proie au mal ou aux sorts que l'antithèse de la normalité. Que l'on en juge d'après les récits de voyage, antiques ou médiévaux, à la limite du monde connu, ou d'après les discours populaires valorisant le bas corporel, le difforme ou les chimères, les savoirs du corps semblent marqués par ce flou des frontières, cette prolifération d'analogies imbriquées, enfin cette correspondance universelle du macrocosme et du microcosme, établissant une sorte de continuum du minéral à l'animal, des éléments à l'humain.

Ce passage du corps difforme au corps illimité où l'homme et le monde sont pensés comme des catégories alternativement usitées pour saisir l'un par l'autre (comme le remarque M. Augé (1988), la dimension du corps intérieur/extérieur est indissolublement liée à celle signifiant/signifié), s'analyse particulièrement dans ces savoirs du corps que l'on dit trop facilement naturalistes ou médicaux.

Si la dichotomie classique Nature/Culture semble donc médiatisée par le corps qui participe des deux termes, il serait possible de mettre en évidence, dans une société donnée, un système cohérent d'analogies, de correspondances, de mise en relation entre le Monde et le Corps; d'un autre côté, par quel biais, procédés ou techniques, peut-on de cette vision autochtone du corps, rétablir, en cas d'affection, un autre seuil de normalité, assurer un équilibre nouveau à l'intersection des deux univers ? C'est peut-être dans l'étude d'une société — limite, située sur le mince cordon littoral des lagunes ivoiriennes concernant un peuple justement établi sous le régime d'une écologie menaçante où, comme sous le signe de l'eau, la dite société semblait elle-même se savoir toujours fragile, provisoire, sans doute définitivement condamnée déjà par les forces extérieures.

Corps sans limite, aux contours flous, que celui dessiné par les croyances lagunaires : c'est que tout élément, sable, soleil ou eau, peut le pénétrer ou l'attirer, le remodeler enfin à son image. Corps incertain donc de son intégrité, en continuité avec le *minéral* ou le liquide, mais aussi proche d'une *animalité* qui l'entoure et l'habite, hanté en quelque sorte d'une vie parasitaire représentant en son intérieur un double symbiotique dont les affections touchent l'ensemble. Enfin ce corps fragile et poreux se rapproche-t-il du règne *végétal*: le mythe d'origine ne le montre-t-il pas issu du fruit du cocotier, plantation de prestige par excellence, dont la symbolique redondante se croise de la parenté à la médication par exemple ? de cet arbre — ancêtre double de l'homme Avikam et gardien de ses morts — un réseau analogique s'établit des affections du végétal en général aux maladies humaines, des qualités des

plantes (formes, couleurs, saveurs) à la médication, puisqu'en brousse est toujours crypté de quoi équilibrer ce corps, qui ne paraît pouvoir l'être que par la résultante d'une écologie généralisée. Ainsi la conception du corps, entre un espace réduit et un social exacerbé, semble avoir emprunté aux caractéristiques des trois règnes.

Certes dans l'univers des lagunaires ivoiriens, les affections sont-elles jugées socialement et personnellement déterminées quant à leur cause, c'est-à-dire placées sous la responsabilité permanente d'autrui, ou encore référées aux activités diaboliques du patient et de son entourage. En effet, dans la conception du socius lagunaire, tout mal est de fait un malheur, une malencontre due non à la contingence biologique mais à la malveillance sociale; contre cette sorcellerie et ces activités « en double », il y a bien souvent assimilation ou continuité dans le rôle du clairvoyant, du contre-sorcier ou encore du guérisseur; aussi le traitement exige tout autant la reconstitution du corps propre que la restauration de l'homéostasie sociale, l'équilibre général des formes et des forces.

Cependant il ne sera pas ici question d'emblée de ces affections « en double », puisqu'à entendre le discours autochtone sur le corps, force est de reconnaître que l'explication « naturaliste », ci-dessous développée dans sa logique propre, persiste durablement, comme relativement autonome, même en étant sans cesse juxtaposée à l'explication par le surnaturel. Si l'on hésite à qualifier ce discours naturaliste d'historiquement antérieur, il est en tout cas quotidien, exotérique, populaire; plutôt que de forcer à l'antagonisme la cohérence de ces deux logiques (qui sont socialement aussi des niveaux de savoir), il faut sans doute y voir l'ambiguïté fondamentale de l'explication lagunaire de la maladie, tension permanente du rapport entre un savoir matérialiste du corps et une connaissance des forces pouvant l'affecter.

### Atteintes, éléments

De prime abord, le corps Avikam semble placé dans une écologie hostile, dont les éléments en excès précipitent en lui, l'affectant selon un mode analogique. Dans ces villages du cordon littoral isolés entre mer et lagune, soumis à un climat tropical particulièrement humide et chaud, la fragilité du corps se révèle dans la très commune « maladie du soleil » (*bissiuru*). De cette affection, dont on connaît trois formes et que l'on peut ramener pour une compréhension rapide au paludisme, les symptômes généraux en sont « un énervement » littéral, une grande fatigue (forme chronique). La

force excessive du soleil pénètre l'intérieur du corps, colorant « l'eau du corps » en rouge (ce qui se constaterait dans l'humeur oculaire ou encore dans l'urine). C'est cette eau rouge qui « prend », « affaiblit » les articulations (*ekroka*), nous verrons plus loin par quel mécanisme.

Corrosive, cette eau ronge littéralement, « attaque les nerfs » et met dans un état second : « on devient mou, paresseux; on vacille en dormant, on parle tout seul, comme en rêve ». Ce fluide transmuté contamine de proche en proche le corps, introduisant un principe dissolvant qui s'attaque en priorité au système nerveux. Dans sa forme la plus aiguë, brève et fatale (*bisiurusā*), « cela gêne l'esprit et la mémoire et tue rapidement, si on ne le reconnaît pas à temps pour le soigner. »

Dans ce milieu où l'eau cerne de toute part les terres habitées, les pêcheurs Avikam sont particulièrement exposés, lors de la pose des filets ou de l'aménagement des pêcheries (pièges de bambou, de forme labyrinthique, barrant les lagunes), à voir l'élément liquide pénétrer et déformer leur corps. Ainsi « si l'on reste trop longtemps dans la lagune, l'eau entre dans le corps. On grossit, et ça tue les organes sexuels, ça rend impuissant ». Là encore l'excès provoque une substitution de fluide et instaure dans le corps une circulation sauvage, inversée (en ce que l'excès d'eau est aussi dilution et que s'imposent des caractères liés à l'image de l'appareil féminin). Ce corps gonflé là encore d'une eau malsaine doit être asséché par la chaleur, couvert de pagnes pour favoriser la sudation, nourri de poisson séché (et non pas frais et humide). Notons que par ailleurs le sable joue dans les systèmes d'oppositions le rôle d'un élément neutre : ni terre, ni liquide il est au fond l'élément culturel, car le lieu des villages.

### Parasites ou symbiotes ?

Bien plus que par les éléments qui n'agissent que par abus ou imprudence de l'homme lagunaire, ce corps fragile apparaît guetté par la multiplicité d'une vie grouillante et parasitaire et, à l'instar de la flore, en proie à une animalité d'autant plus menaçante qu'elle est infiniment petite.

Vers et insectes paraissent les modèles connus de ces infections parasitaires, théorie se retrouvant par ailleurs connotée dans la conception Avikam de la génération. Le corps apparaît à l'image de l'arbre (on se réfère volontiers aux parasites du cocotier, d'ailleurs comestibles), porteur d'une vie étrangère se développant à ses

dépens tout en se muant (du ver à l'insecte), se multipliant hors de toute limite et destiné à quitter son hôte dès la fin du processus : l'atteinte hostile devient ainsi métaphore d'une mort progressive, et en un sens d'un cycle vital continu.

L'affection peut venir du contact avec un élément naturel incontrôlable issu du monde de la brousse, telle l'eau du manioc non cultivé, porteuse de germes.

« Si cette eau te tombe dessus, avec elle vient une bête minuscule; l'insecte pénètre sous ta peau; ça y est dedans pour se nourrir, ça te ronge dans ton corps. Si on sait cela tout de suite, on peut l'expulser par pression; sinon ça grossit sous la peau, ça donne des sortes de vers... »

De même pour le mal aux dents « c'est une petite bête *gnagni-ba* qui ronge la dent et la gencive enfle »; c'est justement l'écorce du cocotier, bouillie et prise en bain de bouche, qui peut tuer l'insecte, et médicament appliquée dans la narine, la joue ou la bouche, fait « casser » les gencives gonflées. La toux, quant à elle, est aussi causée par de telles proliférations incontrôlées. C'est le « poumon démangé par des insectes », qui peut être soigné par l'ingestion d'une décoction amère de gingembre censée « brûler » les dits parasites.

Ce fantasme de subversion du corps par la vie parasitaire appartenait autrefois à l'arsenal des peines; surtout dissuasive, la sanction de l'adultère était de livrer la femme coupable à une brousse bien spéciale, proprement dévorante : c'est dans une île de la lagune, que l'on dit aujourd'hui peuplée de génies malfaisants, que la condamnée était liée et abandonnée aux fourmis manians. Censées se nourrir et se multiplier à partir du corps coupable, leur punition était d'évider encore ce qui est dit comme ouverture insatiable et de ne laisser après elles que ce qu'il y a de sec, de propre, de masculin, peut-être dans ce corps abandonné à la nature : seulement les os rendus enfin au minéral.

Bien que la plupart de ces parasites ne soient nuisibles au corps que par l'excès de leur croissance, l'un d'eux est particulièrement, dans la conception traditionnelle, le symbiote obligé, le double interne qui habite tout organisme humain. Les maladies l'affectent de préférence, et les nœuds de ce qui est généralement appelé « ver » (par excellence en quelque sorte) peuvent être extérieurement apparents. Corps animal dans le corps humain, en lui réside à la limite le principe vital, et son expulsion (1) est synonyme de destruction.

(1) Dans certains cas d'empoisonnement, le malade peut vomir jusqu'à régurgiter le ver, ce qui provoque sa mort dans l'instant.

Selon la visite ancienne du corps Avikam, les organes vitaux sont placés dans le « ventre » (*égbutu* (2)) :

« Dans l'*égbutu*, on trouve le cœur, les poumons, les intestins. » Or « à l'époque des vieux, on affirmait qu'un « ver (*egoné*) vivait en permanence dans l'abdomen de tous les êtres humains et parcourait les intestins ». Quand s'aggrave la « maladie du soleil », outre l'établissement d'une double circulation (« eau rouge » cf. supra), « quelquefois le ver réunit ensemble tous les nerfs, et il n'y a plus de mouvement ou d'articulation. Dans l'abdomen c'est pire, ça réunit tous les intestins, et quand on marche, on ne peut pas se tenir droit, dans les reins ça bloque tout mouvement et ça peut presque paralyser. »

Si l'on conçoit comme les Avikam qu'à l'intérieur du corps des sortes de lianes ou racines partent en effet de l'*égbutu* pour aller aux articulations, alors les affections se traduisent bien par le mouvement de ces liens, et tout le problème de la médication Avikam sera de « casser » ces nœuds quasi-végétaux (qui se reproduisent éventuellement à l'extérieur du corps par des bubons, enflures et éruptions divers) pour rétablir l'intégralité et la verticalité du corps.

« Quand on a des crampes (= litt. « blocage ») dans l'*égbutu* et le thorax, on respire mal et si cela entre dans les reins, cela fatigue beaucoup, surtout les vieux; c'est ce qui, pour eux, fait former les bosses sur le dos, cela les fait courber vers la terre ». De même pour le paludisme « cela part toucher les articulations, par l'intermédiaire de cordons qui sont reliés à l'*égbutu* et qui se nouent; alors les articulations deviennent faibles et l'on est sans force ».

Le corps est aussi menacé de difformités plus ordinaires comme celles causées par la maladie *dabutoto* qui se traduit par un enfllement de l'aîne, près du bas-ventre : « tu peux l'attraper si tu as une plaie infectée au pied ».

Pour en revenir aux symbiotes, le « ver » de l'*égbutu* a une sorte de double vital, puisqu'il est dit qu'un insecte vit en bonne intelligence, si l'on peut dire, avec son hôte, logé dans sa boîte crânienne. Susceptible de se reproduire et de se multiplier il est une métaphore de l'intelligence, et peut-être de l'âme, fonctionnant en couple d'opposition avec le symbiote du corps (*egoné*).

« Quand ça commence [la maladie *gnegnima*] ça fait grossir, tout s'installe dans la tête. Dès fois ça absorbe le sang, ou au contraire ça te fait maigrir. C'est les insectes qui se sont multipliés et qui rejettent ce qu'ils ont pris (...) Tout le monde en a un normalement, les femmes, les enfants, les hommes, les blancs (sic). C'est dans le corps, mais ça ne se manifeste pas; comme les vers qui sont dans le ventre,

(2) *égbutu* : le « contenant », terme central qui désigne aussi le lignage et prend par extension le sens topologique de quartier.

on peut soigner, mais c'est dangereux; de même si le gros insecte sort, alors tu meurs... » (3)

Explication scientifique du monde, bricolée à partir des observations du monde végétal, la théorie des symbiotes et des parasites est proche d'une théorie microbienne : les vers et insectes peuvent à la limite être minuscules, imperceptibles, invisibles; ils n'en existent pas moins à l'état de germes potentiellement porteurs de mort. Peut-être ce discours sur les corps est-il sur ce point référentiel à l'ensemble des récits lagunaires dont une des caractéristiques est le caractère emboîté, en abyme.

### Enveloppes

Le corps adulte, à travers sa peau, s'est en quelque sorte construit une enveloppe protectrice, qui limite les atteintes de l'environnement, ou tout au moins régule quelque peu les flux élémentaires. Mais enfance et vieillesse sont les temps d'un corps plus vulnérable encore, mal différencié du monde dont il vient et vers lequel il retourne : pour l'homme Avikam, ces temps longs sont ceux où le corps « travaille » d'une construction ou d'une déconstruction de l'humain qui ne peut être que progressive. Il arrive que l'on meure non de maladie, non par sorcellerie, mais de vieillesse; cas très rare où le Moi-peau (Anzieu, 1985) se rétrécit, se ride, se dessèche : les fluides et le mouvement général se ralentissent tout à la fois et c'est progressivement que le corps se fige et se minéralise; dans une catégorie inverse du pourrissement, telle est la bonne mort, exceptionnelle, des lagunaires.

Agé, le corps peut se nouer davantage, être aussi plus sensible à l'agression des parasites. Tout se passe comme s'il retrouvait sa fragilité première : à la naissance, le corps semble poreux, encore mal fermé au monde extérieur, et sujet à toute affection; de même le corps de la mère, fragilisé avant et après la conception, doit être particulièrement protégé, et oint d'huile végétale, pour lui donner la « force » (*ethui*).

Lors de la coupure du cordon ombilical de l'enfant, on craint une déperdition de substance : la sage-femme doit « mettre l'air dans l'enfant : elle le fait refouler dans son *égbutu* depuis le cordon ombilical, qu'elle attache ensuite avec du fil de palme. Sinon l'enfant couché est en grand danger de perdre air par l'intermédiaire du placenta. »

(3) cf. Galy M, « Le malheur, le voyage et la mort ». Cahier d'Etudes Africaines, à paraître. 1991.

L'enfant à la naissance est perçu comme inachevé, et doit être particulièrement protégé : ainsi pour les fontanelles, quand la tête de l'enfant « se fend, se casse » (*yabro*), la feuille *gbada* est écrasée et appliquée sur les lignes de brisure en guise de colmatage.

Ce corps soumis à tant d'atteintes, on comprend qu'il ne faille pas imprudemment, par incision, y provoquer d'ouvertures, de fractures supplémentaires, autres que ses orifices naturels par lesquels la maladie est entrée et par où elle devra être expulsée.

« Ici on n'ouvre pas [le corps] ça c'est chez les blancs... Ici si par exemple tu as quelque chose de gonflé, tu appliques toujours de préférence le médicament sur le dessus, en surface. »

C'est que par ailleurs le corps malade est conçu comme se défaisant, se décomposant déjà, non sans qu'une vie proliférante et destructrice ne s'y manifeste (et ici quelle que soit la cause du mal, qu'il soit ou non attribué aux vers, insectes, etc.). La maladie est alors littéralement la répétition de la mort, à la différence que ce déséquilibre instable est encore réversible.

L'altération malade du corps, de son enveloppe externe, est ainsi vécue comme le symptôme majeur. Toute plaie représente l'ouverture d'un orifice corporel monstrueux et anormal qui peu à peu est susceptible de transformer l'homme en une étrange chimère où éclosent de nouveaux corps, de nouvelles vies : la plaie est proprement « une bouche pourrie » (*enofon*), par où la maladie se manifeste sur la peau protectrice. Et du pourri au cadavre, il n'y aurait qu'un pas que justement la médication doit empêcher de franchir : en colmatant d'abord la brèche de la plaie et en renforçant l'enveloppe corporelle (d'où la multiplication des enduits barrant le corps, en plaques ou sur la plaie, en tracés rectilignes ou volutes aux alentours), en réduisant ou en expulsant les formes de vie parasitaires.

### Médications analogiques

La médication des affections attribuées à une influence externe, due à l'influence ou au milieu, repose sur un système d'oppositions structurales ou d'analogies somme toute classiques, volontiers redondantes. Dans ce bricolage quasi culinaire (préparer les corps et préparer les aliments se disent souvent dans les mêmes termes, avec les mêmes techniques), les guérisseuses Avikam expliquent la puissance curative de tel ou tel élément végétal par ses caractéristiques de forme, de saveurs ou de couleurs, éventuellement modifiées (le plus souvent renforcées) par leur préparation (pilage, écrasage, chauffage, dissolution, association etc.), enfin leur mode d'appli-

tion/ingestion. La thérapeutique consiste essentiellement en la mise en relation directe de ces éléments systémiques avec ceux observés sur le corps du patient, ou à la sensibilité supposée du parasite éventuel.

Ainsi pour le paludisme, « on prend la feuille de l'arbre « *ethié* », et l'écorce du « *bodo* »

« On pile ensemble et ça donne des boules sèches de médicament; on ajoute pour les soins du piment (pour la purge) et des fruits (*ethro*), le tout réduit en une sorte de purée. Il y a plusieurs manières d'appliquer le médicament, le boire, le prendre dans les narines ou en purge : il faut aussi en frotter la peau et tout le corps (...).

Alors l'eau rouge du corps sort par excrétion. On ne doit pas manger de la sauce graine, [car] avec cette eau, l'eau devient rouge : aussi cet aliment risquerait de donner de la force [maléfique] à l'eau rouge du paludisme. »

Dans ce codage plurivoque, un signifiant végétal peut correspondre à plusieurs affections : écoutée lorsqu'elle expose librement son système médical, c'est sans cesse ce qu'exprime la parole de la guérisseuse, la « mère du médicament » (*évêma*).

« Voici cette feuille, elle s'appelle *gbada*; après l'accouchement, si la tête se fend, se casse en petites lignes, on applique cette feuille écrasée sur ces fractures (cf. supra); mais aussi si cette femme attend un enfant qui ne vient pas, on prend cette même plante, mais cette fois la racine. On le donne en purge, et l'accouchement survient alors très vite. »

Le « médicament » est le plus souvent formé, dans le cas de maladies que l'on estime proches comme dans l'exemple précédent, de parties différentes d'une même plante (feuille, écorce, racine), préparées différemment à l'occasion (ainsi les feuilles plus souvent en décoction, alors que les racines sont plutôt pilées). Mais surtout ces unités de base que sont les plantes ou les parties de plantes, sont associées en combinaisons différentes, selon l'effet voulu. Comme on l'a vu, une maladie spécifique est soignée par diverses voies corporelles et par conséquent par plusieurs modes de préparation de la même substance. Ainsi le piment joue-t-il généralement le rôle de purification/stérilisation/dessiccation de l'organisme; il est administré par voie orale, anale ou nasale (4), mais aussi plus rarement en application, le plus souvent pilé et mélangé à des préparations végétales.

(4) Traitement douloureux et cuisant, un « pimentage » généralisé est aussi utilisé comme correction suprême des enfants et même des adolescents trop turbulents, et plus brutalement comme torture et châtement judiciaire (ainsi pour les couples adultères).

La purgation vraisemblablement d'origine européenne sous sa forme actuelle, est considérée comme le moyen ordinaire, quotidien, d'expulser maladies et impuretés du corps, au point de constituer pour les personnes d'un certain âge un rituel matinal, par lequel on débute volontiers la journée en allant en brousse. Notons qu'à bien des égards l'accouchement est considéré comme excrétion d'une substance étrangère, et comme tel peut être provoqué par les mêmes moyens.

### Soigner la transgression; guérir l'absence

Plus difficiles de traitement apparaissent les affections aux causes plus sociales, provoquées par la malveillance d'autrui (action « en double »), par le choc en retour de la propre action diabolique du patient, ou encore par une transgression des règles communes (tel l'inceste ou l'adultère). L'état général du malade (terrain fragilisé sur lequel peuvent se greffer des maux plus ordinaires), se traduit très souvent par une déperdition d'énergie, un affaiblissement généralisé, un ralentissement des fonctions corporelles jusqu'à la paralysie ou à la mort, selon des formes ou des degrés différents pour chaque cas d'espèce.

Plus évident est ici le lien entre perte de substance ou dissolution progressive du corps et perte de l'équilibre mental. Sur le littoral Avikam aussi, les mauvaises paroles sont vite blessantes et les injures, ironies et critiques cruelles, regroupées sous le terme d'*enno* littéralement « ce qui est issu de la bouche », peuvent provoquer un dépérissement soigné par les plantes (*ethō*). Du même ordre, mais plus général et plus fréquent, est l'emploi, de la médication dite du « cœur cassé » : la perte d'un enfant ou d'un proche, les disputes d'une femme avec son mari, l'adultère du conjoint, la répétition de malheurs divers, font ainsi souffrir; une préparation pilée de nids d'abeilles sauvages est administrée. Il est remarquable qu'ici on ne traite pas d'abord la cause sociale de l'infortune (sorcellerie), suivie d'ordinaire d'un médicament visant à rétablir plus vite l'équilibre biologique; mais que pour achever la période du « cœur cassé » (travail de deuil le plus souvent), le patient doit dire son mal dans un dialogue singulier et isolé avec le guérisseur, boire puis éructer : alors seulement le « poison de l'âme » est expulsé.

Autre maladie où s'instaure ce véritable échange où le patient garde l'initiative de dire et de se libérer du mal par lui-même, aidé par le thérapeute, que celle où le dément s'isole, au crépuscule, pour détruire par le feu les insectes qui le peuplent, et par là brûler symboliquement sa folie.

Lors de la maladie *gnegnima*, qui se traduit par la multiplication de l'insecte symbiote dans la boîte crânienne, le guérisseur prépare le corps en le « chauffant » de diverses manières avant de passer à la phase finale :

« Le vieux prend une plante (*etielege*), la prépare avec de l'eau dans un canari, qu'il ferme et fait bouillir, alors on te coupe les cheveux, on t'assied sur un tabouret, enveloppé d'un grand pagne : alors le canari brûlant est placé sous toi et la vapeur te chauffe... Puis on enlève le pagne, on écrase les feuilles de la même plante à même le corps, sur tout ton corps; on prend aussi les racines que l'on écrase avec deux sortes de poivre (*azraba* et *ethro*), dilués dans l'eau et tu prends cela par les narines. Cela dure une semaine, matin et soir. Puis un jour, quand la nuit tombe vous êtes seuls, personne ne doit vous voir. On prépare de même ton corps, mais on en met aussi sur ta tête et surtout les mêmes feuilles sont prises, liées et attachées en nœud dans un pagne, puis placées sur un tabouret non loin de toi. Là tu t'assois, au crépuscule et tu attends avec juste un petit pagne noué autour du sexe; au bout d'un moment tu sens que des insectes te frôlent en passant, en sortant du corps et allant vers le nœud du médicament. Alors s'ils sont tous regroupés, tu te lèves et tu prends une torche du feu préparé à côté et tu vas brûler leurs ailes; et tu recommences jusqu'à ce qu'ils finissent... »

La maladie dite *pisa*, décrite par Augé (1975 :139), due à un adultère commis sur la propre couche du mari ou avec un parent proche, se traduit chez le mari trompé par des crachements de sang, mais la confession des coupables devant le lignage et la classe d'âge du patient suffit à rétablir la normalité du couple. Parfois le médicament est en fait une expiation douloureuse complétant l'aveu; ainsi pour le *gnobre*, sorte d'inceste où par exemple :

« deux sœurs ont des relations avec le même amant, ou que deux amis intimes connaissent la même femme : alors tu attrapes cette maladie qui te casse les yeux et te rend aveugle, les femmes n'accoucheront plus et deviendront stériles. »

Pour renforcer cette symbolique quasi œdipéenne de l'incestueux aux yeux crevés, sans descendance, le châtiment consiste en l'application de piment mêlé d'un médicament amer sur les yeux ouverts des coupables.

La transgression des tabous liés à l'impureté de la femme après la conception nuit au contraire au tiers, à l'enfant, et cause la maladie dite *enne*.

« La femme ne peut avoir de relations sexuelles jusqu'à ce que l'enfant marche, que ce soit avec son mari ou qui que ce soit; sinon l'enfant maigrit, devient pâle, est pris de diarrhées continues jusqu'à dépérir. Alors la femme et l'homme doivent pour le sauver enjamber trois fois le bébé déposé à terre. »

Dans la plupart des atteintes dues à la transgression, la déperdition corporelle apparaît comme un symptôme dûment apprécié, surveillé et la pression sociale, après les commentaires villageois, vise l'aveu. C'est seulement lorsque la « parole du mal » confirme la *vox populi* que l'individu coupable peut avouer et que son corps peut être soigné.

Enfin pour des maladies comme la stérilité (forcément féminine ici), se définissant avant tout comme un manque (d'enfant, de règles), un vide à combler, la médecine est plus sacralisée, plus collective ou du moins lignagère, enfin se distingue par une application spatio-temporelle précise.

« Pour le médicament de la stérilité la femme doit se lever de bonne heure, au premier chant du coq, et son homme ne doit pas parler. Ils doivent aller tous deux sur le sable du rivage avec la guérisseuse qui pile là-bas, à l'air libre. Si celle-ci laisse-tomber son pilon, elle doit s'arrêter et ne plus continuer. Quand le médicament est prêt, elle doit le donner d'abord à la femme, puis inviter chaque spectateur à en prendre, à cette fin on en mélange dans l'eau du mortier, que chacun boit. Le second jour, quand la malade revient, le médicament a été au contraire écrasé dans sa chambre. La guérisseuse doit recevoir un poulet et une somme d'argent. La femme malade doit piler et se purger de bonne heure à l'aube. »

Ce médicament transporté comme toujours tout d'abord de la brousse sauvage vers le village, passe ici par la grève et rappelle d'autres cérémonies du bord de mer, censées favoriser bonheur et fertilité (à peu près synonymes), destinées au grand génie *zri gnaba* (situé à l'ouest du rivage Avikam, vers le fleuve Cavally) et qui s'accompagnent aussi de sacrifices, par l'intermédiaire d'un clairvoyant ou d'une guérisseuse. On reconnaît un pouvoir aux lieux, bénéfique ou maléfique (le lieu assigné aux génies est en cela particulièrement ambigu), dont les qualités se retrouvent dans le médicament apprécié avant tout comme support d'une force lointaine; ce principe soignant apparaît donc comme plurivoque, non spécifique (existant de manière semblable dans les remèdes occidentaux), susceptible d'être purifié ou renforcé par une combinatoire, une cuisine syncrétique qui est l'acte médical par excellence, même s'il paraît un préalable à la cure.

En quelque sorte, dans cette médication syncrétique qui mêle aujourd'hui plusieurs niveaux de savoirs traditionnels, comme plusieurs origines spatiales, tout est bon à prendre et à apprendre; les plantes, écorces ou racines cachent par leur diversité la forêt dont elles s'originent et qui comme brousse a seule la force de soigner, de réguler les flux et de conforter la fragilité originelle des corps.

### Dits du corps et simulacres

« Des flux de tout ordre (pluies, rivières, fluides corporels) sont nécessaires à la production et au maintien de la vie et ils doivent être correctement réglés. Une mécanique des fluides, des écoulements et des rétentions des pertes et des accumulations, fonctionne au sein des grandes séries analogiques. » F. Héritier-Augé, Cours au Collège de France, 1985.

S'il y avait un discours sur le corps, si on peut repérer des structures communes, on n'en entend que des énonciations : autant que de thérapeutes, peut-être autant que de malades. C'est généralement « affaire de femme » si l'on excepte les « tireurs de poison » dont le rôle de clairvoyant est plus affirmé. Il y a de toute manière une répartition fort inégale de ces savoirs naturalistes, parfois disparaissant à la mort du thérapeute ou soumis à des chaînes de connaissance fort aléatoires. C'est dire que du savoir médical, des pans entiers se sont perdus, d'autres s'y sont substitués, surtout originaires du pays *dida*. Car c'est peut-être le propre d'une société déstructurée de mêler origines et niveaux de savoir, tout comme dans le registre mythique et historique.

Les corps participent dès leur naissance au règne de la brousse, de l'eau ou des morts (Augé, 1975) : ils peuvent être « enfants de génie », ou bien encore dépendre d'une famille ou d'un conjoint dans l'au-delà. Chaque remède doit être spécifié par le clairvoyant (homme ou femme) qui en a eu la révélation. On ne soigne le corps (dont la maladie lue dans le métasystème de la sorcellerie devient elle-même symptôme) qu'après avoir identifié le coupable qui peut très bien être en dehors des instances déjà citées, les proches parents ou même... le patient lui-même (la maladie constituant le juste retour d'un acte maléfique). Dans ce dernier cas (qui peut se passer du clairvoyant à l'article de la mort) le médicament n'est qu'un adjurant à la sortie de la « bonne parole » libératrice.

Sauf exception, nous n'avons évoqué ici que les conduites thérapeutiques ordinaires, celles des guérisseuses, plus exactement des « mères du médicament » (*évêma*); bien plus nombreuses, elles s'occupent plus volontiers de ces maladies d'ordre écologique que nous avons évoquées, sans rituel spécifique. Parmi elles les sages-femmes maîtrisent plus en profondeur l'éventail de la médication spécifiquement féminine, de ce qui touche aussi à la conception, à la parturition et à l'élevage de l'enfant. De compétences très diverses, ne possédant parfois qu'un seul médicament, les guérisseuses usent plus de recettes que de secrets, et donnent volontiers leurs formules à qui veut bien les apprendre, et, surtout âgées, choisissent d'elles-mêmes la jeune fille qui leur succèdera.

Si le corps dans ses énonciations thérapeutiques apparaît aussi comme fluctuant, les médications plurivoques et inconstantes, c'est qu'il est lui-même de limites incertaines, tant du côté écologique que du côté social. Fragilisé, parasité par un environnement écologique perturbateur, cible des atteintes du socius, déjà relativisé par son engluement dans la cour et le lignage, il représente moins une identité qu'une résultante. On peut le concevoir plutôt comme un nexus immergé dans les flux élémentaires (eau, soleil, sable...), au carrefour du végétal et de l'animal, mais aussi à l'intersection provisoire de la descendance et de l'alliance.

Pour reprendre les commentaires deleuziens sur le guerrier guayaki (Clastres, 1975) le psychopathe lagunaire n'a que peu de mal à se faire un Corps Sans Organes, que lui propose de toute part un modèle culturel précédant. Affaibli, prenant d'un côté les caractères d'une minéralisation progressive tandis qu'il se peuple de l'autre d'une vie parasitaire, le corps malade semble se décomposer et devenir progressivement cadavre, mimant déjà son retour à la Terre, véritable corps plein, commun, indifférencié, des sociétés primitives.

Subverti dans son ordonnancement, le corps voit s'ouvrir à même la peau des orifices dupliqués, des plaies, des « bouches pourries » ; les machines organiques se pervertissent et les circulations se dédoublent, tandis que d'autres fluides apparaissent : ce corps traversé de flux empli de nœuds et de racines devient transparent au monde qui le parcourt de part en part.

Et c'est justement ce fantasme de Réel indicible et irréprésentable qu'a pour tâche de chasser la thérapeutique : celui d'un cadavre pourrissant investissant le corps vivant, abandonné à la circulation sauvage des flux et des fluides.

C'est dire que de ce simulacre de corps humain, sous le signe d'autres vies prédatrices ou encore de sa propre mort, la médication se doit de rétablir flux et coupures dans leurs lieux et cycles habituels : assécher les fluides issus du monde extérieur, casser, brûler ou expulser les hôtes indésirables, enfin rétablir la protection du Moi-peau, première armure, premier obstacle à l'hostilité d'un environnement menaçant; redonner son identité au seul corps sans organe légitime et reconnu, celui vu par l'Autre et socialisé, à l'enveloppe lisse support d'inscription et de parure, lieu de reflet et représentation.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Augé M., 1969, *Le rivage alladian*, Paris, ORSTOM.  
 Augé M., 1975, *Théorie des pouvoirs et idéologie*, Paris, Hermann.  
 Augé M., 1988, *Le Dieu objet*, Paris, Gallimard.  
 Anzieu P., 1985, *Le Moi-Peau*, Paris, Dunod.  
 Bakhtine M., 1972, *L'œuvre de F. Rabelais et les cultures populaires au Moyen Âge*, trad. française, Paris, Gallimard.  
 Blacking J., 1977, *Anthropology of the body*, London / New York / San Francisco, Academic Press.  
 Bonnet D., 1988, *Corps biologique, corps social*, Paris, ORSTOM.  
 Clastres P., 1975, *Chronique des Indiens Guayaki*, Paris, Plon.  
*Le corps*, 1984, n° spécial *Cah. Int. de Sociologie*, Vol. LXXVII.  
*Le corps humain : Nature, Culture, Surnaturel*, 1985, Congrès international de sociologie, Paris, C.H.T.S.  
 Deleuze G., Guattari F., 1973, *L'anti-Œdipe*, Paris, Éditions de Minuit.  
 Fainzang S., 1986, *L'intérieur des choses*. Maladie, divination et reproduction sociale chez les Bisa du Burkina, Paris, L'Harmattan.  
 Hartog F., 1980, *Le miroir d'Hérodote*, Paris, Gallimard.  
 Héritier-Augé F., 1984/1985, Cours, Paris, Annuaire du Collège de France.  
 Langages et images du corps, 1976, *Ethnologie française*, n° spécial (6), 3-4.  
 Lieux du corps, 1971, *Nouvelle revue de psychanalyse*, n° 3.  
 Médecine et santé, 1981/1982, *Cahiers ORSTOM sciences humaines*, XVII, 4.  
 Ali S., 1974, *L'espace imaginaire*, Paris, Gallimard.  
 Ali S., 1977, *Corps réel, corps imaginaire*, Paris, Dunod.